



« Le Cercle de confusion » (1997), des artistes et cinéastes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige.

## La ville, terrain de jeu artistique

L'exposition « Villissima ! », à l'Hôtel des arts de Toulon, offre une multitude de regards sur la question urbaine

### ARCHITECTURE

TOULON - envoyé spécial

Les entraves politiques subies par la culture pendant la mandature frontiste (de 1995 à 2001) ont longtemps fait de Toulon, 9<sup>e</sup> ville de France par sa population, une cité peu fréquentable pour les artistes. Soucieuse de s'affranchir de ce pesant héritage, la municipalité, dirigée par le sénateur maire Hubert Falco (Les Républicains), a voulu redonner sa place à l'expression artistique.

Symbole fort : l'ancien siège de la préfecture du Var – qui fut aussi celui du conseil général –, s'est transformé en Hôtel des arts, centre d'art contemporain du département. Outre des commandes ponctuelles à des artistes sur les problématiques urbaines, l'institution s'ouvre à des manifestations collectives ou thématiques.

Jusqu'au 27 septembre, l'exposition « Villissima ! » présente ainsi des œuvres d'artistes qui portent sur leur ville et la ville en général des regards multiples, parfois sombres, le plus souvent enjoués. Toujours intrigants. « Nous avons souhaité présenter quelque chose d'assez ludique », précise le directeur de l'Hôtel des arts, Ricardo Vazquez. Une vision un peu plus gaie. »

#### « Entre démesure et miniature »

Le commissaire de l'exposition, Guillaume Monsaingeon, parle même d'« optimisme ». « Aucune ville n'est analysée. Ni urbanisme ni spécialisme », précise-t-il dans le liminaire du riche catalogue (Editions Parenthèses). « Villissima ! » constitue un appel au plaisir plutôt qu'à la leçon. »

Le lieu, qui n'a rien d'austère, s'y prête à souhait. Cette élégante demeure cossue du début du XX<sup>e</sup> siècle déploie des espaces assez vastes pour que s'y expriment des formes artistiques d'ampleur, tout en préservant une certaine

« La Ville des médicaments » (2003), de l'artiste congolais Bodys Isek Kingelez.

DR/COURTESY COLLECTION AGNÈS B



intimité offrant au visiteur de secrètes complicités. Guillaume Monsaingeon parle d'« une tension féconde entre démesure et miniature ». Bien que plus de trente artistes se côtoient, on n'éprouve ici aucun sentiment d'étroitesse.

Signés par des artistes pour la plupart jeunes et toujours vivants, « Villissima ! » mêle, sans verser dans le fourre-tout, dessins, gravures, peintures, photographies, vidéos, sculptures et installations. Mais aussi des livres et même des cartes postales issues des collections du MuCEM de Marseille. « Il y a toujours un texte, ou plutôt des textes à la source de l'univers urbain », rappelle le commissaire. Ainsi la ville moderne naît-elle avec l'invention du roman policier, dans l'Europe enfumée et inquiète de la révolution industrielle. »

A peine franchi le perron de l'Hôtel des arts, l'exposition donne le ton. Le visiteur est soumis à une énigme. A même le mur, deux tracés rouges au pastel sec réalisés par Armelle Caron s'inscrivent de part et d'autre du

hall. D'un côté, un dessin que l'on identifie aisément comme étant celui de Venise mais constitué, sans aucune légende, de son seul archipel d'îlots entrecoupés du moindre de ses canaux. De l'autre, les mêmes îlots rangés méticuleusement selon une grille linéaire digne d'un collectionneur de papillons et dont on ne parvient pas à saisir la logique d'agencement.

Aperçue au même moment dans la perspective du couloir qui mène aux salles et aux étages, une large photographie noir et blanc de Mathieu Pernot : l'implosion d'une barre HLM à Meaux (Seine-et-Marne).

« Villissima ! » fonctionne par apparentements, par glissements. C'est l'une des forces qui rendent cette exposition accessible au plus grand nombre. Chaque salle – le lieu en compte neuf sur deux étages, le tout sur 400 m<sup>2</sup> – s'enveloppe d'une ambiance qui lui est propre, mais qui invite le passant à poursuivre sa déambulation, happé par quelque nouvelle sollicitation.

Certains artistes, de par la nature monumentale de leur travail, s'affranchissent de cette règle. C'est le cas de Tony Cragg et de son imposante trilogie constructive moderne du XX<sup>e</sup> siècle (le gratte-ciel, le style international, la barre) constituée respectivement d'un empilement, aussi brut que géométrique, de briques, de cellules en béton fibré et de parpaings. Il en va de même de Francesc Ruiz et de son simili kiosque grandeur nature avec de vraies-fausses revues et fanzines. « Lieu de passage, nœud de circulation, le kiosque de

Chaque salle s'enveloppe d'une ambiance qui lui est propre, mais qui invite le passant à poursuivre sa déambulation

presse et de livres et de DVD d'occasion est un condensé de ville », écrit Guillaume Monsaingeon.

Outre la déambulation permanente à laquelle est invité le visiteur, que rien n'empêche d'aller revoir une pièce, la dimension variable des œuvres le soumet à un jeu d'approches permanent. Le nez collé sur les cadres, il plonge dans les détails méticuleux des dessins de la photographie, une liberté infinie d'interprétation. Une logique plus sensible avec des gravures à l'eau-forte et à l'aquatinte.

Carnet au poing, l'artiste, diplômé d'architecture non pratiquant, mais aussi musicien pop sous le pseudonyme de Fugu, arpente les rues de sa ville, Montreuil (Seine-Saint-Denis). Ce traitement graphique, certes classique et sans repentir, offre, contrairement à l'objectivité supposée de la photographie, une liberté infinie d'interprétation. Une logique plus sensible avec des gravures à l'eau-forte et à l'aquatinte.

Cette attention précieuse au vertige du détail se retrouve dans les découpages de l'Américaine Pat Shannon. Sur un mode plus métaphorique, le principe de ses mini-

constructions est simple. A partir des pages de petites annonces immobilières, l'artiste supprime ou biffe toute mention écrite, pour ne retenir que l'illustration des biens en vente qu'elle découpe et redresse dans l'uniformité plane de la page du journal.

Tel un pop up (ces livres qui, ouverts, déploient leurs volumes de papier), la surface voit naître alors un quartier de ville soumis à la trame orthogonale du quadrillage imprimée. Cette mécanique de transformation, de métamorphose, est aussi à l'œuvre dans *Le Modèle Barcelone* de la Catalane Julia Montilla : maquette d'une cité fragile dont les immeubles sont façonnés à partir de simples plaquettes de médicaments antipsychotiques.

« Villissima ! » contient une somme considérable d'œuvres avec lesquelles chacun établira ses propres affinités. Il y a fort à parier que parmi celles-là, *Le Cercle de confusion*, des artistes et cinéastes libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, occupe une place privilégiée.

Ici, on touche l'œuvre. Dans un rapport de proximité-distance, chacun est invité à s'appropriier l'un des 3 000 fragments, contre-collés sur un miroir, qui composent une immense photographie aérienne de Beyrouth. « Chaque fragment n'a de sens que pour celui qui l'a pris, explique le couple. Beyrouth n'existe pas, mais continue d'exister. Il est impossible de la résumer. » Au fil des jours, l'image de la ville s'évapore pour laisser place au reflet de celui qui la regarde et de l'endroit où il se trouve. ■

JEAN-JACQUES LARROCHELLE

« Villissima ! », Des artistes et des villes, à l'Hôtel des arts de Toulon. Jusqu'au 27 septembre, de 10 heures à 18 heures (fermé le lundi). Entrée libre.



# Dans le corps urbain

La ville s'est substituée à la figure humaine comme sujet de prédilection pour les artistes.  
Démonstration avec une exposition à l'Hôtel des arts de Toulon

« Implosion, Meaux, 24 avril 2004 »,  
de Mathieu Pernot.

100 cm x 130 cm, photographie  
en noir et blanc, tirage baryte.

MATHIEU PERNOT/COLLECTION MAISON EUROPÉENNE  
DE LA PHOTOGRAPHIE, PARIS



PHILIPPE TRÉTIACK

Avec la ville, les artistes se sont engagés dans un corps-à-corps qui tient de la mêlée furieuse. Ils la scrutent, ils la découpent, ils la scarifient comme ils mettaient à la torture leur propre corps dans les années 1960 et 1970. A l'actionnisme d'hier, qui faisait de la peau, du sang et des humeurs les pigments d'une créativité explosive, peintres, sculpteurs et plasticiens ont substitué les parpaings, les immeubles, les rues, les périphériques et les favelas.

L'exposition « Villissima ! » en rend compte jusqu'au 27 septembre, à Toulon, et le fait qu'elle s'y tienne est une œuvre en soi. Car, si la politique irrigue la créativité des nombreux artistes présents, elle suinte aussi de la cité varoise depuis qu'un maire Front national, Jean-Marie Le Chevallier, l'a dirigée de 1995 à 2001. De ce passé qui ne passe pas, l'Hôtel des arts se veut l'antidote, et toute exposition qui s'y tient prend la ville comme propos. Le philosophe Guillaume Monsaingeon, commissaire iconoclaste, le souligne dans le catalogue. Son but est d'interroger l'inhumanité des villes actuelles, de passer au crible les dispositifs urbains dans lesquels nous sommes englués, de laisser affleurer des démarches artistiques privilégiant l'approche ludique d'une réalité nourrie d'angoisses existentielles.

Que le corps et la ville aient partie liée, voilà de l'histoire ancienne. La ville est un espace sensible que les poètes du XIX<sup>e</sup> siècle ont célébré, érigeant la flânerie en activité cérébrale. Les situationnistes, soucieux de désobéissance, y puisèrent le carburant de leur psychogéographie qui fut d'abord une « cor-

**Le contrôle permanent  
de l'espace phagocyte  
nos pratiques urbaines.**

**Interroger la ville,  
c'est questionner  
la liberté des corps**

pogéographie », une manière décalée d'inscrire le corps dans la cité. Les artistes contemporains sont les accélérateurs de cette démarche car, désormais, le contrôle permanent de l'espace phagocyte nos pratiques urbaines. Interroger la ville, c'est questionner la liberté des corps.

Guillaume Monsaingeon le souligne, l'artiste perçoit ce que la ville nous cache. Car ce qui signe le fait urbain, c'est bien la disparition du paysage. Plus la ville grandit, moins on en maîtrise le champ : l'immeuble fait écran à la rue. Telle la foule, le corps urbain est un monde dans lequel on se perd. L'agglomération urbaine ignore le paysage et, au XIX<sup>e</sup> siècle, des spectacles d'un nouveau genre, les panoramas, furent là pour le réintroduire (une exposition sera consacrée à ces fresques en trompe l'œil, au MUCEM, à Marseille, à partir du 17 novembre).

De par sa nature en expansion, la ville ne peut s'appréhender que d'un point de vue,

d'un angle, d'un carrefour, d'un balcon, pour mieux nous échapper. Chris Ware, auteur de bandes dessinées de Chicago, l'exprime à merveille avec *Building Stories* (Delcourt, 2014) – un titre à double sens, « histoires de bâtiments » et « histoires en construction ». Une de ses œuvres, tirée en grand, est exposée à Toulon de telle manière que le spectateur doit, pour en suivre l'histoire, passer devant puis derrière elle. Ce recto-verso dévoile et cache simultanément. Comme dans une rue où un seul immeuble fait écran à des centaines d'autres.

Cet écran devient la métaphore du regard plongé dans l'espace urbain. Il est à la fois ce qui empêche de voir (ce qui fait écran) et ce qui permet de voir « ce qu'on porte à l'écran ». Les artistes font de même. Ils s'interposent entre la ville et le spectateur en agissant sur l'urbain, en le modifiant. Le photographe Thierry Cohen, avec sa série « Villes éteintes », critique l'excès de lumière qui nous aveugle ; l'Italien Francesco Pignatelli, autre photographe, réalise des images en négatif qui éclairent à leur manière la formule de Jean Tardieu : « La vraie ville est dans la nuit », quand la surveillance des corps se relâche.

Dans les années 1970, l'Américain Gordon Matta-Clark (1943-1978) a mené un travail de sape visant à condamner la spéculation immobilière tout en reconnaissant que la ruine n'était qu'une figure de l'humain saisi dans une « mélancolie narcissique, mémoire endeuillée », selon les mots de Jacques Derrida. De même, la plupart des œuvres présentées à Toulon (photos, dessins, graffs, installations, maquettes...) portent en elles une critique radicale de l'architecture contemporaine et de son urbanisme, censés libérer les corps mais qui les assujettissent à la norme.

Dans cette déferlante de productions artistiques internationales, dont beaucoup font la part belle à l'ironie, au regard parfois cynique, à l'éclat de rire critique, deux catégories se distinguent : celle des artistes travaillant sur l'excès et la surenchère et celle des amateurs d'ellipse et de frugalité. Boulimie d'un côté, anorexie de l'autre. A Toulon, le sculpteur britannique Tony Cragg a installé trois parpaings pour former un gratte-ciel. Son minimalisme est un monstre de 4 mètres de haut, pesant 4,5 tonnes ! A l'inverse, la plasticienne espagnole Julia Montilla crée des villes avec de simples plaquettes de médicaments : une façon de révéler l'angoisse et la dépression qui rôdent sur les territoires urbanisés. Le bâtiment est-il un corps, un corps malade ? La question hante ses installations. A l'inverse, les maquettes de villes créées par l'artiste congolais Bodys Isek Kingelez débordent d'énergie. La critique de la ville devient ludique, le jeu est privilégié. « Chaque grande ville est une immense maison de jeux », écrivait Paul Valéry.

À VOIR  
« VILLISSIMA !  
DES ARTISTES  
ET DES VILLES »  
Hôtel des arts, centre  
d'art du conseil général  
du Var, 236, boulevard  
du Maréchal-Leclerc,  
Toulon. Entrée libre.  
Jusqu'au 27 septembre.  
www.hdatoulon.fr.  
Catalogue par  
Guillaume  
Monsaingeon,  
Parenthèses, 192 p., 26 €.

À LIRE  
« J'AIME  
LES PANORAMAS.  
S'APPROPRIER  
LE MONDE »  
sous la direction  
de Laurence Madeline  
et Jean-Roch Bouiller,  
Flammarion, 264 p.,  
39,90 €. Le catalogue  
de l'exposition  
présentée au MUCEM  
du 17 novembre 2015  
au 29 février 2016  
est déjà disponible.

Mais c'est un jeu dangereux, mortifère. Quand Mathieu Pernot photographie des immeubles détruits par des explosions, la ruine menace, et si les images de la ville de Detroit, comme celles des innombrables séries de zombies hantant des cités abandonnées, manquent dans l'exposition de Toulon, l'effondrement urbain y est omniprésent. Les villes aujourd'hui sont mortelles et ce drame est notre horizon de pensée. De la fondation d'une ville à sa disparition, les artistes voyagent d'un mythe à l'autre. La déchéance des corps, explorée hier par les artistes, s'incarne désormais dans la désagrégation des espaces urbains. Le regard s'est déplacé de la contemplation des corps de femmes nues aux moellons et poutrelles mis à nu par la déchéance économique et sociale.

Cela durera-t-il ? Rien n'est moins sûr. Car il se pourrait que par un phénomène d'accélération, de banalisation, les artistes soient les victimes de ce processus d'agonie de l'espace urbain qu'ils mettent en scène. Comme le souligne Olivier Mongin, directeur de la revue *Esprit* et auteur de plusieurs ouvrages sur la ville (notamment *La Ville des flux*, Fayard, 2013), « nous assistons à une forte demande d'artistes de la part des édiles. Et l'on peut penser que ces activités s'inscrivent au détriment des pratiques urbaines. Les artistes se substituent aux authentiques habitants repoussés par-delà les périphériques. Le festif, l'animation devient une tarte à la crème. Animer pour réanimer. Alors qu'autrefois le forain, l'artiste nomade, l'acteur de théâtre étaient craints, aujourd'hui, ils sont encadrés, apprivoisés ».

Le critique d'art et commissaire d'expositions Paul Ardenne situe à l'an 2010 le moment de bascule « où les artistes qui travaillaient sur la ville se sont vus dépassés par les artistes pour qui la ville est d'abord une scène aseptisée. L'univers urbain prend l'aspect d'un univers confisqué par les élus. Ceux qui, comme Gordon Matta-Clark et plus récemment Arno Piroud, usaient de la ville comme d'un atelier, qui y multipliaient les actions sauvages, se retrouvent dépassés par les commandes officielles des innombrables festivals d'arts de la rue. L'art sur la ville devient soluble dans la politique du lien social ». Les concerts de papier mâché, les performances avec des chariots de supermarché deviennent incontournables. Déjà les flashmobs avaient écorné le statut de l'artiste pour faire de tout un chacun un acteur de la prise d'assaut de l'espace urbain. Mais dans quel but ? « La politique semble en avoir été exclue », dit Paul Ardenne. A chacun son selfie devant un pseudo-événement artistique.

L'art urbain serait-il alors un corps déjà mort ? Non, semble répondre « Villissima ! ». Il existe toujours une communauté d'artistes pour qui condition humaine et condition urbaine s'épousent et se déchirent. ■

LE WEEK-END

PAR RUPPERT & MULOT

LES ÉTOILES

